

## LES MOTS ET LE MONDE DANS L'ÉCRITURE SARRAUTIENNE

Nina IVANCIU

Pour Nathalie Sarraute la raison du mot ne réside pas dans le mot lui-même. Elle ne réside pas non plus dans la construction de types de personnages, le propre de la littérature du passé, notamment des chefs-d'œuvre balzacien. Balzac avait accédé < à une réalité que personne avant lui n'avait atteinte > soutient l'auteur<sup>1</sup>, mais les types humains qu'il a décrits < ne sont plus que des formes simplifiées. Cela ne signifie pas que nos formes à nous sont meilleures (...), mais qu'elles sont et *doivent être différentes*. ><sup>2</sup> (souligné par moi).

En effet, l'écriture sarrautienne se différencie visiblement de la littérature psychologique rattachée à l'analyse des sentiments, aux typologies (« C'est un avaro », « C'est un égoïste », etc.), reposant sur la conviction que « la vie psychique n'est pas définissable, n'entre pas dans des catégories toutes faites. »<sup>3</sup> Le pari de l'auteur serait de capter par des mots et des images quelques moments de cette vie psychique indéfinissable, presque imperceptible au niveau du conscient. Sa quête scripturale au-dessous du visible de la psyché, où elle découvre ce qu'elle appelle le *monde des tropismes* – mouvements infimes, infinis, vaguement conscients, d'ordre général, incontrôlables – la distingue aussi bien de la littérature psychologique du passé que de la littérature actuelle autoréflexive (autoréférentielle).

L'auteur ne renonce donc pas à la représentation par le langage du réel humain, mais les moyens de le faire et *le niveau* de ce réel sont tout autres. Ainsi, l'exploitation du langage n'a pour objectif ni les portraits-étiquettes ni le jeu de (sur les) mots. Il s'agit plutôt de rendre le verbal sensible au pré-verbal, de rendre le premier capable de saisir *le mouvement* des émotions universelles, pourtant insoupçonnées, indépendantes de la volonté, produites < par une excitation extérieure, par la parole, la présence de l'autre, ou par celle d'objets extérieurs. ><sup>4</sup>

Par ses tentatives de dire l'indicible, N. Sarraute s'engage dans un acte scriptural que David R. Ellison définit comme un mouvement vers et au-delà des limites qu'établit la communauté<sup>5</sup>, tout en affrontant les lieux communs et en essayant de *montrer* ce qu'ils tiennent à cacher. Lors de ce travail de découverte approximative, jamais achevée ou cernée conceptuellement, des vastes zones du mental où « < le ressenti >, cette vibration, ce tremblement, cette chose qui ne porte aucun nom, qu'il s'agit de transformer en langage (...) se manifeste de bien des façons ... »<sup>6</sup>, prennent forme les destins du mot face à ce < ressenti >. L'univers sarrautien pourrait être vu comme la scène d'un combat incessant entre deux *destins* totalement divergents de la parole : dissimuler, respectivement dévoiler la vérité des tropismes. Ces tropismes, mouvements affectifs (anxiété, inquiétude, amour, haine, destruction...) constituant un moi *multiforme*, ne se laissent pas entrer dans les concepts des psychologues, mais ne sont récupérables ni par les systèmes psychanalytiques.

Le destin de la *dissimulation* serait porté par les voix d'une conscience représentant les modes du *paraître* de la communauté ; elles se plient au réel humain<sup>7</sup> normé, s'identifient à lui. A *ces* voix s'opposent celles en contact avec la substance tropismique qui cherchent à rendre visible son flux, si fugace soit-il. Ce faisant, elles assument le destin du *dévoilement* et, inévitablement, déstabilisent la norme, *toute* norme, quelle que soit sa source : la raison, ou bien le jeu social reposant sur l'insincérité.

Il serait tentant de rapprocher la conscience, figurant jusqu'à l'identification tel ou tel rôle valorisé par l'environnement culturel, de < persona > jungienne :

<sup>1</sup> <Entretien avec Nathalie Sarraute (Propos recueillis en avril 1990)>, in A. Rykner, *Nathalie Sarraute*, Paris: Seuil, 1991, p. 167.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>5</sup> Voir *Of Words and the World. Referential Anxiety in Contemporary French Fiction*, New Jersey: Princeton University Press, 1993, p. 93.

<sup>6</sup> N. Sarraute, <Entretien avec Geneviève Serreau>, *La Quinzaine littéraire*, 1er – 15 mai 1968, apud A. Angremy, *Nathalie Sarraute*, Paris: Ministère des Affaires Étrangères – adpf, 1996.

<sup>7</sup> Voir <Glosar>, in C. G. Yung, *Amintiri, vise, reflecții*, trad. roum. par D. Ștefănescu, București: Humanitas, 1996, p. 410.

façade sociale, apparence, ce que quelqu'un croit être et les autres croient eux aussi qu'il est, mais en fait il ne l'est pas. Le mot est, selon la remarque de Rykner, <le lieu où viennent s'affronter l'universel et le particulier, où l'universel vient engloutir le particulier.><sup>8</sup> Ce moi des apparences appelle aux expressions stéréotypées l'aidant à consolider son isolement par rapport à la vie souterraine, qui lui reste inconnue bien qu'il prétende le contraire. Ce moi nous évoque aussi l'analogie de Freud entre le conscient et le souverain qui est sûr de connaître ses sujets en prêtant l'oreille aux informations des hauts fonctionnaires, sans descendre lui-même dans la rue pour écouter son peuple.

Suivant les modes de <désirer>, de <voir> et de <croire> prescrits, cette conscience sauve ses aspirations narcissiques tout en essayant d'échapper aux états affectifs qui troubleraient son image de soi, donc sa tranquillité aussi. Bien que désinvestis, ces mouvements émotionnels propres au pré-conscient, constitutif du mode d'être, opposé au paraître, ne disparaissent pas ; ils ne se laissent pas non plus façonner selon les injonctions du souverain conscient. Le texte *Tu ne t'aimes pas* figure remarquablement l'inévitable conflit entre ces deux dimensions de l'humain sarrautien : l'une fonctionne en vertu d'une irréalité (prise évidemment pour réalité !) à laquelle tiennent par exemple <l'autorité, le prestige, l'aliénation, la culture du narcissisme<sup>9</sup>>, l'autre incarne certains moments du réel invisible, bien sûr, tel qu'il est conçu par l'auteur.

Le lieu commun s'avère le ressort qui déclenche l'échange verbal entre les voix du for intérieur, s'appelant <nous> et composant <le moi> en contact avec <eux> du dehors. Les mots venus d'<eux> - <Vous ne vous aimez pas> -, appliqués à ce moi complexe, créent une image pétrifiée, réductrice de sa réalité. En même temps, ils poussent <nous> à s'interroger sur la correspondance entre le signifiant linguistique, son sens et ce à quoi celui-ci renvoie. Ce questionnement débouche graduellement sur la mise en évidence des *différences définitives* entre l'univers d'<eux> - surface trompeuse de la cohérence, de la solidité, d'un ensemble sans fissure - et l'univers d'<ici> : celui des forces affectives dont le mouvement incessant rend impossible tout *portrait* psychologique. « - < Vous ne vous aimez pas.> Mais comment ça ? Comment est-ce possible ? Vous ne vous aimez pas ? Qui n'aime pas qui ? » se demande et demande à ses interlocuteurs d'<ici> le <moi> qui, après s'être

aventuré dans le monde de <là-bas>, revient dans le for intérieur avec cette phrase tranchante. « - Toi, bien sûr... c'est un vous de politesse, un vous qui ne s'adressait qu'à toi », lui répond une autre voix intime<sup>10</sup>. Et la conversation continue sur ce thème de *l'identité*, les voix invalidant à tour de rôle l'idée qu'<eux> se font du <moi>. Ce dernier est stupéfait en apprenant que ceux du dehors se sont adressé seulement à lui : « - A moi ? Moi seul ? Pas à vous tous qui êtes moi... et nous sommes un si grand nombre... (...) Alors qui doit aimer qui dans tout ça ? »<sup>11</sup> Ce moi, en fait, l'une des incarnations possibles de <nous>, de leurs virtualités, s'est montré à <eux> en disant <je>, comme s'il avait été seul, un tout, non pas une parcelle d'un ensemble, et <eux> ont pris ce <comme si> pour la vérité.

D'ailleurs, le signifiant <nous> ne décrit pas de manière appropriée l'univers de l'intimité. Il ne capte qu'un de ses moments : « Ce n'est pas à nous tous que ce <nous> s'applique... Nous ne sommes jamais au grand complet... (...) ce <nous> ne peut désigner que ceux qui étaient là quand tu as fait cette sortie (...). »<sup>12</sup> Là-bas, les mots amputent, immobilisent <la sensation en l'arrachant à la durée> ; ils font d'elle <un objet intemporel que l'on peut presque placer devant soi et admirer sous toutes ses facettes. Un objet sans âme, sans vie.><sup>13</sup> Réduits < à l'état d'universaux abstraits><sup>14</sup>, leurs mots sont <des mots-monuments où l'on entre comme dans d'impressionnants tombeaux aux salles gigantesques où reposent des momies><sup>15</sup> ; ce sont des mots avec majuscule, stockant des sens qui écrasent <l'objet visé sous une avalanche de déterminations qui lui préexistaient et ne peuvent demeurer étrangères.><sup>16</sup>

Il n'est pas étonnant qu'<eux> ne puissent percevoir la complexité de ce <moi> particulier, du moment où ils vont à la rencontre de l'inconnu *conditionnés* par leurs prototypes définitionnels. Et lorsque ce moi dévoile ses particularités, celles-ci sont corrélées plus ou moins explicitement à un dérèglement psychique : « Alors vous voyez (...), je suis l'univers entier, toutes les virtualités, tous les possibles... (...) - Ça donnait envie de rire tant il parut effrayé... Il s'est écarté, s'est enfermé et a laissé sortir de lui ces mots : < Vous n'en avez jamais parlé à personne ? (...) ce genre de perte du sentiment du moi... ou alors cette hypertrophie...

<sup>10</sup> N. Sarraute, *Tu ne t'aimes pas*, Paris: Gallimard, 1989, p. 9.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>13</sup> A. Rykner, *op. cit.*, p. 27.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> *Ibid.*, pp. 29-30.

<sup>8</sup> A. Rykner, *op. cit.*

<sup>9</sup> M. Dayan, *Inconscient et réalité*, Paris: PUF, 1985, p. 452.

je ne sais pas... (...) vous devriez en parler à quelqu'un de plus compétent... »<sup>17</sup>

La construction d'un portrait, à partir des significations connues et en usant du langage normé sacralisé, tient lieu de recherche de l'individualité et de maniement du langage afin qu'il saisisse celle-ci le mieux possible. D'après <nous>, dans le monde de <là-bas>, dès qu'on perçoit un aspect on l'interprète automatiquement en vertu des paradigmes définitionnels familiers : « - Il a pu sentir en nous un mouvement qui s'est révélé au-dehors par un mot, une intonation, un plissement de nos paupières, de nos lèvres... - Et ce mouvement, il l'a figé, il l'a détaché, conservé, étiqueté, il lui a trouvé un nom. Le nom qu'on donne à un certain trait de caractère... - Peut-être y a-t-il ajouté encore d'autres traits... - Un seul lui a peut-être suffi... un de ces noyaux autour duquel toute une personnalité s'érige... - Une personnalité qui n'est pas celle qui devrait être attribuée à notre délégué... »<sup>18</sup>

En vain essaient <nous> de changer l'image qu'autrui se fait de leur représentant, image issue parfois d'une projection de ses propres idéaux narcissiques le tenant en captivité. Les arguments subversifs, choquants, violents que <nous> envoient à l'interlocuteur en vue de le désenchanter restent sans écho. L'autre ne renonce pas à son regard approbateur, attendri. « Il est clair », interprète l'un des <nous>, « que celui qu'il voit à la place de notre porte-parole l'enchanté... tout ce que dit cet enchanteur le comble... tant de courage, d'intransigeance, d'originalité, une si pure passion. - Nous voici enfermés, cette fois-ci dans une de ces cages dorées, palaces, paquebots, sanatoriums de grand luxe... nous-mêmes un produit luxueux, préservé, arrangé, nettoyé, frotté, poli... »<sup>19</sup> Mais ceux du dehors emprisonnent dans <d'universaux abstraits> non seulement <nous>. Ils adoptent la même stratégie à l'égard de leur propre personne. Par exemple, en s'aidant des mots appris, ils prétendent décrire ce qu'ils ressentent, et ils n'ont pas de difficulté à le faire pour la simple raison qu'ils ne ressentent pas ce qu'ils décrivent.

La scène construite dans le for intérieur à partir de l'incompatibilité entre *vivre* et *nommer* par les lieux communs souligne une fois de plus la différence entre <nous> et <eux> : « - Ce que nous ressentons n'est inscrit nulle part... - ça passe... ni vu ni connu... - Quels efforts pour essayer de le retrouver... il faut le faire ressusciter... - Tandis qu'eux n'ont qu'à

consulter leurs carnets toujours tenus à jour... ils peuvent à tout moment en extraire et montrer... - Et parfois ce qu'ils montrent nous étonne... Vous vous rappelez <Je souffrais>... (...). - Quand nous étions emportés, suffoqués, aveuglés, incapables de regarder en nous-mêmes... nous n'avions pas l'impression d'exister... lui ne se perdait pas de vue, il a su trouver que ce qui se passe en lui se nomme <souffrance>... »<sup>20</sup> (c'est moi qui souligne).

Manipulé par ceux de <là-bas>, où <tout est propre, net, bien éclairé, rangé, catalogué><sup>21</sup>, où rien n'entre et d'où rien ne sort sans être soigneusement contrôlé, le langage rate l'objet auquel il prétend référer. Leurs paroles visent plutôt à cacher qu'à découvrir <le flot des tropismes, ces états imperceptibles qui éclosent dans le silence des consciences><sup>22</sup> - niveau de réalité qu'ils ne se permettent pas d'expérimenter. Cette réalité n'a rien à voir avec la surface de leur conscience strictement mimétique, avec le moi stéréotypé qu'ils montrent, fabriqué depuis longtemps selon l'idéal prôné par la culture environnante. <Comment font-ils pour se sentir si nets, si simples ?> demande l'un des <nous> lors d'une conversation intime déclenchée après une sortie chez <eux>. <Ils doivent s'y entraîner très tôt... ils y sont dès leur plus jeune âge puissamment aidés... (...). - Une fois qu'ils ont pris ce pli de *se sentir tels qu'on les voit*, ils le gardent pour toujours...><sup>23</sup> (c'est moi qui souligne) La conservation de l'image va de pair avec le rétrécissement de <l'océan intérieur>, avec l'hypocrisie, avec une vision chimérique du moi : <Un énorme bloc d'un seul tenant><sup>24</sup>, d'une parfaite cohésion, d'une certitude absolue, d'une assurance inébranlable.

A ce moi fantasmagique, <nous> opposent les couches de l'intimité informelle, disparate, plurale, qu'ils figurent et qui les font renoncer à l'emploi du terme de <moi>. Le jugement de l'extérieur - <Tu ne t'aimes pas> - déclenche en eux un grand bouleversement et les détermine à se voir « avec plus de netteté que jamais désintégrés en une multitude de <je> disparates... qui pouvait-on aimer dans tout ça ? Pendant quelque temps, des <je>, des <moi>, des <tu> s'interpellaient encore »<sup>25</sup> en eux, puis ces appellations se sont effacées au profit « des masses informes... des <nous>, des <vous>... faits de nombreux éléments

<sup>17</sup> N. Sarraute, *Tu ne t'aimes pas*, pp. 17-8.

<sup>18</sup> *Ibid.*, pp. 112-3.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>22</sup> A. Rykner, *op. cit.*, p. 66.

<sup>23</sup> N. Sarraute, *Tu ne t'aimes pas*, pp. 30-31.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 86.

semblables... »<sup>26</sup>. Se voyant comme <des bancs de poissons de même espèce, des vols d'oiseaux qui se déplacent d'un même mouvement, des groupements dont les membres ont les mêmes tendances...><sup>27</sup>, <nous> ne peuvent plus se désigner par <je>; ce pronom s'appliquera seulement aux porte-parole qu'ils envoient au-dehors.

Les vastes zones dont <nous> font partie sont, dans la perspective du moi idéal, des « régions mal famées », peuplées par « des hors-la-loi, des parias... »<sup>28</sup>; ce sont les zones des sensations brutes, des émotions anonymes et universelles, échappant donc aux déterminations spatio-temporelles et par là aussi aux cadres de <normalité> du dehors. Ces cadres de référence, issus du *stock commun de mots et d'images*, présupposent, pour leur préservation, un régime intérieur policier : « Le moindre écart, le moindre soupçon de liberté qui pourrait mettre le Bonheur en danger et on est rappelé à l'ordre... ramené dans le Bonheur pieds et poings liés... »<sup>29</sup> Le modèle de Bonheur, que certains d'entre <eux> prétendent incarner, tandis que d'autres aspirent à l'incarner, est systématiquement démolé par les voix souterraines, lesquelles, tout en essayant de retrouver les sensations qui lui correspondraient, se rendent compte qu'il n'a pas de référent concret, vivant.

Pour les gardiens très fidèles du culte, <nous> constituent un danger sérieux car <nous> tentent de leur faire admettre les tropismes dont ils se défendent âprement. Et au moment où <nous> attaquent carrément leur modèle-forteresse, ils ne tardent pas à contre-attaquer. Très suggestive en ce sens est la scène, reconstruite dans le for intérieur, de la conversation avec ceux qui ne supportent pas que leur idole soit détrônée. L'envoyé de <nous> fait défiler sous les yeux des <drogués> des images où, à la place de la totale liberté, du détachement parfait, des sentiments nobles ou de puissantes et vivifiantes idées – traits qu'ils attribuent aux personnes adorées –, figurent la soif de domination, leur désir de devenir « aux yeux du monde entier les seuls élus, les seuls dignes de posséder l'unique, le vrai Bonheur... »<sup>30</sup> Mais la mise en lumière de ces ressorts invisibles des personnes-images idolâtrées, visant à désenchanter, s'avère vaine ; les gardiens de l'idéalisation repoussent vivement (violemment) les jugements de ce représentant de <nous> dévoilant les côtés mesquins, agressifs, conformistes de ceux qui se sont construit

une statue d'eux-mêmes et ne s'y limitent pas : ils profitent de la crédulité des autres, de leur besoin de modèles de perfection, pour les forcer à reconnaître leur supériorité, inexistante en fait.

Même s'ils sont repoussés, <nous> recommencent les attaques démystificatrices « si une bonne occasion se présente ». En parallèle, <eux> intensifient la vigilance pour que rien des zones <mal famées> ne transparaisse et ne contredise leur image d'un moi tout à fait solide, voire infaillible. Parfois, lorsque la surveillance faiblit, se font jour la peur ou l'inquiétude, quelque douleur due à l'abandon dont on est victime, mais elles sont vite étouffées par l'instance psychique ayant la fonction d'éviter à tout prix la souffrance. Le <cas grave>, rapporté dans le for intérieur, est significatif pour le double emploi de la parole dans l'univers sarrautien : le mot est d'une part complice de l'impulsion d'ouverture vers le vécu profond, constituant l'universel de tout particulier humain ; d'autre part, il s'allie aux forces défensives de recul face à ce même vécu.

Se laissant mener par la douleur, le <cas grave> arrive à se confesser au délégué de <nous> : l'objet de son amour l'a quitté, et alors il a fait comme s'il s'écartait de son plein gré, lui, le premier, mais ce stratagème n'a pas marché ; il ne s'est pas senti délivré et l'autre ne s'est pas rapproché. Qu'est-ce qu'il pourrait faire encore ? <Nous>, par l'intermédiaire de leur porte-parole, lui proposent de se séparer pour de bon et de vivre à son compte. Mais l'interlocuteur ne peut supporter l'idée de la séparation : « Heureux ! Sans lui ! C'est impossible... Vous savez bien, <un seul être vous manque et tout est dépeuplé>... Je ne peux pas... »<sup>31</sup> La réplique de <nous>, surprenante même à leurs propres yeux, « - Ah, c'est difficile, ça demande de grands efforts, beaucoup de force »<sup>32</sup>, <réveille> l'autre : il commence à s'inquiéter de s'être laissé au gré des mouvements affectifs, d'avoir oublié sa prudence. Dans son scénario, l'interlocuteur peut profiter de son ouverture pour s'emparer de quelque chose de son intimité et l'exhiber « fier de posséder un tel trésor, une pièce d'origine, unique, introuvable »<sup>33</sup>. Revenant à son image de supériorité et de méfiance, il désinvestit de nouveau ses affects, qui le mettraient dans une posture d'infériorité. Calé dans son fauteuil, il procède donc à l'effacement du réel qu'il avait révélé quelques instants auparavant ; il le corrige à tel point qu'il le renverse complètement et par là sauve son *apparence d'invincibilité* : « <Je ne sais pas

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 159.

pourquoi j'ai été vous parler de ça...grossir...j'ai donné de l'importance à ce qui n'en a pas...ces moments de 'passion'...il prononce le mot ironiquement...des petites crises vite passées...*Il a l'air de se retourner vers lui-même et de s'examiner...* Pour dire la vérité, j'ai plutôt un tempérament de chasseur...ou de chien de chasse...ce qui fuit m'excite, j'ai envie de m'emparer...Et puis, une fois que je le tiens...et même quand je ne le tiens pas...Eh bien, assez rapidement...> Il fait ce geste de la main qui signifie le rejet, l'insouciance.»<sup>34</sup> (c'est moi qui souligne).

De même qu'<eux> ne peuvent renoncer aux modèles, qu'ils imitent jusqu'à l'identification, ainsi <nous> ne peuvent trahir leur *substance* – qu'ils essaient de promouvoir aux yeux d'une conscience séduite par les aspirations narcissiques de la communauté. <Nous> et <eux> évoqueraient les facettes d'un même être, tellement divergentes qu'il leur est impossible d'avoir un véritable dialogue. La surface, le visible de la conscience, se soumet, paraît-il, à une parole représentant, selon Octave Mannoni, « la volonté absolue » et « qu'il est possible d'appeler *sacrée*, c'est-à-dire (...) vraie en raison du simple fait d'avoir été prononcée »<sup>35</sup> (souligné par l'auteur). Cette <volonté absolue> veut que le réel ne réjouisse pas

d'autonomie, qu'il se modifie afin de convenir au narcissisme de connivence avec le besoin de ne rien risquer. Ce moi visible, collé aux mots sacrés (magiques), nous rappelle en partie le <moi-plaisir> freudien, lequel, pour échapper aux blessures narcissiques, impose le jugement d'attribution, allié au principe d'*irréalité*, même s'il peut faire semblant de passer par l'épreuve de réalité. En revanche, les voix du souterrain de la conscience, de par leur objectif de dissiper le charme qu'exerce l'idéal de perfection, nous fait penser au moi réel ; d'après Freud, ce dernier se chargerait de restaurer la vérité, d'où découlerait, par exemple, son intérêt à créer un pont entre le verbal et l'émotionnel.

Le travail de sape du paraître, confondu avec le vrai, auquel <nous> s'adonnent inlassablement est analogue au travail scriptural de leur créateur (N. Sarraute), qui corrode tout modèle culturel valorisant les lieux communs – qui se portent garants des illusions défensives. Par ailleurs, les <lieux communs> de N. Sarraute s'opposent au lieu commun habituel, étant toujours « porteurs de quelque chose qui n'est pas si commun, si banal, que ça »<sup>36</sup> ; ils sont porteurs des mouvements affectifs dissimulés (déniés), qu'elle dévoile fragmentairement, approximativement, en maniant à merveille les ressources métaphoriques et ironiques du langage.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> O. Mannoni, *Un si vif étonnement. La honte, le rire, la mort*, Paris: Seuil, 1988, p. 172.

<sup>36</sup> <Entretien avec Nathalie Sarraute (Propos recueillis en avril 1990)>, in A. Rykner, *op. cit.*, pp. 175-176.